

Le coup de feu claqua.

Posté derrière le coureur au bout d'une ligne tracée à la chaux, un lycéen tenait dressé le canon du pistolet et fixait les petits nuages de fumée qui tardaient à se disperser dans le ciel matinal.

Dès l'apparition de la flamme, un deuxième garçon avait mis en route le chronomètre. Il n'avait pu toutefois s'empêcher de crier

— Vas-y!

Vili courait déjà.

Le départ avait été impeccable. D'un bond de panthère, net et sans à-coups, il s'était élevé au-dessus du sol, et quelques secondes plus tard il était déjà lancé à toute vitesse vers la ligne d'arrivée.

Dans ses yeux, les prés défilaient au galop. Ses souliers cloutés griffaient la piste. Sa tête, battue par des cheveux à la tzigane, était rejetée en arrière et son visage se tordait dans un effort grinçant. Le sol palpait.

Il devait être arrivé à mi-parcours quand le garçon au chronomètre cria, de nouveau :

— Vas-y!

Il filait désormais les yeux fermés, inconscient. Il dut franchir la distance qui lui restait en une seconde.

Les bras déployés, il s'élança sur la ligne d'arrivée et son torse déchira le ruban de papier rose tendu entre deux de ses condisciples.

Alors le juge arrêta la grande aiguille du chronomètre, qui avançait tranquillement sur le cadran. Il hurla le résultat à gorge déployée, afin qu'il arrivât aux oreilles des intéressés, les membres de l'association sportive, installés sur la pelouse :

— Onze huit!

Ces mots, Vili ne les entendit pas. Il continuait à courir, sans plus contrôler ses enjambées, à petits bonds frétilants, imitant ce qu'à Budapest il avait vu faire à des champions, sans se soucier de son temps, comme s'il n'était pas concerné. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il se retourna et, de loin, demanda :

— Combien?

Les lycéens, déjà, commentaient l'événement : Vili, qui l'année précédente, à Budapest, avait rapporté à leur lycée la coupe et le drapeau, venait à nouveau de battre son record, il n'avait jamais aussi bien couru.

Cinq ou six voix répondirent en même temps :

— Onze huit, onze huit!

Vili se dirigea vers eux. Il avait les mollets gonflés, avec de gros muscles travaillés, vilainement crispés. Il s'enfonçait un mouchoir dans la bouche.

Haletant, il fit :

— En deux bouffées.

Il avait couru le cent mètres en deux bouffées...

— Tu as été bon, vieux, commentaient les spécialistes, ah! oui, tu as été bon...

Seuls leurs yeux révélaient à quel point il avait été bon...

— Mais tu lances trop tes jambes en avant!

Vili acquiesça; c'était son défaut, il ne l'ignorait pas. Vili Liszner n'avait pas une belle course. Chaque s qu'il essayait de faire du style, le résultat en pâtis- t. Il ne connaissait que la force bovine.

L'un de ses camarades prit un manteau posé sur un buisson d'aubépine et lui couvrit le dos et les épaules :

— Couvre-toi, tu vas prendre froid. Il fait encore frais. D'ailleurs pour aujourd'hui, ça suffit!

Il n'en exécuta pas moins quelques flexions, un tour de piste, un dernier sprint. Après quoi, il laissa le terrain à deux de ses amis, Packa et Bandi Huszàr, qui tiraient en douze ou moins de treize secondes, et qu'on pouvait fondamentalement considérer comme de sympathiques amateurs. Il suivit leur course un ornement.

C'était là leur travail habituel de printemps, l'entraînement préalable, auquel participaient beaucoup élèves de terminale. Ils portaient des maillots bleus blancs et des culottes de sport qui laissaient le genou libre; lui seul en revanche possédait des souliers cloutés, sans compter que les autres ne démarraient que sur un ordre ou un claquement de mains, et non point sur un coup de feu. Cela n'était dû qu'à lui.

Il demanda qu'on lui rendît son pistolet, prit ses amis par le bras et les emmena à l'écart pour discuter. Il apparut alors que Vili, entré cet hiver-là dans sa vingt et unième année, les dépassait d'une bonne tête.

Autour de lui le parc respirait, de ses verts poumons de titan. Au fur et à mesure qu'il avançait, ses souliers cloutés piétinaient des fleurs de muguet et des myosotis sauvages dont le bleu tendre miroitait sur les mottes le terre brun clair. Tous les arbres, tous les buissons bourgeonnaient. Les lilas formaient un mur épais, et pénétraient l'espace de leurs âpres exhalaisons.

Dans cette petite ville du sud, le printemps était arrivé plus tôt qu'ailleurs. Au mois d'avril une averse brûlante était tombée, qui avait lavé le faite des arbres et rendu friable le terreau;

elle avait imprégné le brouillard d'une vie fumante et féconde. Et puis les pousses et les semis avaient mûri et en une seule nuit les bourgeons avaient éclaté et donné naissance aux feuillages — verts mouchoirs de soie enroulés qui soudain se déploient et se mettent à battre dans le vent...

Vili, avec les deux autres sportifs, s'était assis sur l'herbe dans une clairière en contrebas. Dans une ombre irritante, des peupliers trembles se dressaient, semblables aux colonnes d'une cathédrale, et leurs couronnes de feuillage bruissaient dans les brises telles les orgues d'une église. Des peupliers blancs cherchaient le ciel de leurs branches en balai. Les chênes, sérieux, hochaient la tête, imitant le grondement ininterrompu des chutes d'eau. Ici les grands lycéens avaient presque l'air de petits enfants.

—Quelle heure peut-il bien être? demanda Vili. Packa, le juge, fixa le chronomètre, dont en général il ne suivait que les secondes, et revint à la réalité :

—Six heures.

La tête de Vili retomba. Il repensa soudain à ce qu'il y avait là-bas au loin — à savoir le lycée —, et puis que le chiffre six était suivi du sept, puis du huit. Il reprit son chronomètre.

Ce n'était pas un appareil ordinaire.

Outre les trois aiguilles que l'on trouvait sur toutes les montres, il en comportait deux autres : une grande, qu'une pichenette suffisait à mettre en route au démarrage, et une autre, semblable à celle des secondes, qui mesurait les minutes sur les longues distances. Ce chronomètre, c'est son père, le vieux Kàlmàn Liszner, qui le lui avait offert lorsqu'il avait, de justesse, réussi ses examens deux ans plus tôt.

Mais il avait beau le retourner dans tous les sens, il était bien toujours six heures.

Soudain, une musique résonna. Ils levèrent la tête et la tournèrent vers l'origine des sons. Depuis la clairière, à travers la forêt clairsemée, on entrevoyait le restaurant en plein air. Quelques rayons traversaient les arbres, striant le ciel d'or.

Devant le bâtiment, un ensemble tzigane jouait une valse qui, telle une vague, berçait doucement l'âme. Les sportifs, qui quotidiennement, de cinq heures à sept heures et demie, œuvraient dans le bois comme dans un atelier, n'en revenaient pas, ignorant, sur le moment, ce que signifiait cette musique.

Finalement, Bandi Huszàr s'exclama :

— Mais c'est le premier mai!

Les Tziganes jouaient sans chapeau, leurs têtes de poètes inclinées sur leurs violons. Leurs figures maigres et nocturnes, qui la plupart du temps macéraient dans la fumée des cafés, faisaient ici un effet tout particulier — de bon matin, à l'air pur, en compagnie des merles et des piverts. Ils saluaient le printemps. Un jardinier sortait les pots de la serre et les disposait en carré, même si on

avait coutume d'attendre la Saint-Urbain¹, de peur des gelées de mai. Cette année-là cependant le printemps était aussi chaud que l'été.

Alentour, Sàrszeg², plate comme une crêpe, se déployait sur le terrain sablonneux.

Il était six heures passées quand près du parc, dans une rue déserte, apparut un autre garçon, grand et pâle, Tibor Csajkàs.

Il ne rejoignit pas les autres, se contentant de faire les cent pas entre les pauvres maisons paysannes, aux fenêtres desquelles fleurissaient les géraniums.

Il portait un costume gris clair, digne non point d'un élève de terminale, mais d'un monsieur. Ses petits cheveux chétifs, d'un blond soyeux, étaient séparés au milieu par une raie. Il tenait à la main un chapeau en poil de lapin. Il avait laissé ses livres de classe à la maison non sans avoir cependant déchiré les pages dont il avait besoin, qu'il avait fourrées dans sa poche. Il avait l'air peu sûr de lui. Il attendait quelqu'un.

Bientôt la personne qu'il attendait parut.

Hilda Novàk arrivait de l'autre bout de la rue, comme à l'accoutumée : sans se presser, tête baissée, travaillée de remords secrets.

Elle venait de se lever, échappant ainsi à la surveillance de son père, lequel ne se réveillait que plus tard, dans son cabinet de travail.

Parvenue à la hauteur du jeune homme, elle se porta d'un bond rapide à ses côtés, à deux pas de distance : elle voulait à tout moment, à l'approche éventuelle d'une personne de connaissance, pouvoir emprunter la direction opposée ou bien lui faire face, comme s'ils venaient de se croiser. Elle serrait sous le bras une partition de Schumann.

Elle ne cessait de jeter des regards derrière, déliant, sur le côté. Tibor lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe?

— Il y a du monde.

En effet, le premier mai les gênait.

Ils se dépêchèrent de gagner une autre rue, pleine de coins et de recoins. Là, Tibor s'approcha d'elle et lui toucha la main. Elle le laissa faire.

Son chapeau de paille à larges bords ombrageait un visage ordinairement assombri par des cheveux bruns et des yeux profonds. Elle portait une robe de petite fille en batiste et des souliers noirs à talons hauts, un peu usés. Elle ne souriait pas. Elle était sérieuse, très sérieuse.

¹ La Saint-Urbain tombe le 22 mai; d'après la tradition, c'est le dernier jour de l'année où il puisse geler (N.d.T.).

² Cette ville, dont le nom imaginaire signifie « clou embourbé », sert de cadre à un autre roman de Kosztolányi : *Alouette* (éd. Viviane Hamy, 1991) et à quelques-unes de ses nouvelles.